

Fiction

Number 87, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19152ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2002). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (87), 22–37.

Louis Jolicœur

LE SIÈGE DU MAURE
L'Instant même, Québec,
2002, 122 p. ; 16,95 \$

Un homme meurt. Une page d'Histoire se referme, mais l'histoire continue et avec elle, le dialogue entre le père décédé et son fils.

« Il y a de ces endroits dans le monde qui nous habitent tout particulièrement. Cela tient souvent à bien peu de choses : la texture de l'air, les sons et les odeurs, la façon qu'ont les gens de nous entourer, de nous prendre, de nous ouvrir. Autant d'éléments légers et fragiles qui nous font revivre mille souvenirs, inventés ou réels, et qui nous font parfois aimer les inconnus autour de nous, ou du moins le souhaiter. » Chez Louis Jolicœur, le voyage est une expérience tant sensitive qu'intellectuelle ; à Grenade, il veut tout, tout, tout s'approprier pour mieux le transmettre, et, peut-être, ravir l'assentiment post mortem de son père, cet « amoureux du détail », ce « séduit chronique ».

Il veut aussi savourer par anticipation le vécu présent qu'il transforme déjà en souvenir avant même qu'il n'appartienne au passé, car, dit-il, il faut « toujours préférer le souvenir à la réalité crue ». Nostalgique chronique au sens propre – étymologiquement, « malade du retour » –, Louis Jolicœur avoue : « C'est une véritable maladie chez moi sans doute que d'anticiper ainsi les souvenirs à venir ». Mais c'est une nostalgie bien particulière, que « cette drôle de quête pour le passé dans le

présent, le futur dans le passé ». Car avant même d'avoir quitté Grenade, avec laquelle il ressent une affinité quasi viscérale, il sait qu'il « risque encore de [se] mettre à sentir à l'avance les doux étirements de la nostalgie ». Loin de gâcher l'instant présent, cette mélancolie le pousse à se « créer de beaux souvenirs », l'incite sans doute à affûter son regard, à affiner ses sens, à peaufiner ce carnet de voyage kaléidoscopique, un tantinet impressionniste.

Le siège du Maure est un récit où la sensibilité et l'érudition conjuguées sont érigées en art de vivre. En toute simplicité et avec élégance, Louis Jolicœur, inspiré par Grenade, ville millénaire et majestueuse, se fait le chanfre éclairé de l'infime et de la fugacité et, peut-être, se pose en inventeur paradoxal de la nostalgie heureuse.

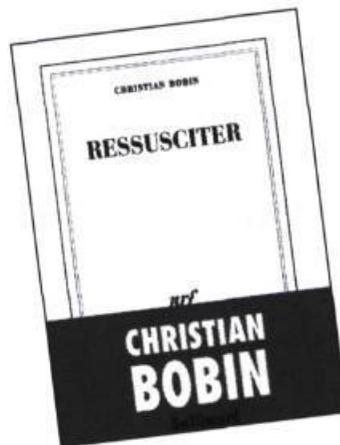
Une telle invitation au voyage, cela ne se refuse pas.

Isabelle Collombat

Christian Bobin
RESSUSCITER
Gallimard, Paris, 2001,
167 p. ; 21,50 \$

« Un lit de lumière, une chaise de silence, une table en bois d'espérance, rien d'autre : telle est la petite chambre dont l'âme est locataire. »

On entre dans un livre de Christian Bobin comme on pénètre dans la demeure d'un ami. Tout nous est familier : les meubles, la lumière, la disposition des premiers et l'épanchement de la seconde. On pourrait s'y déplacer en pensée, le souve-



de nous, attendrie par nos efforts ? »

La recherche de ce qu'il y a de meilleur en chacun de nous sourd de chacune de ces lignes.

À souligner que le même éditeur, dans la collection « Poésie/Gallimard », vient de rassembler plusieurs autres textes parus ailleurs, dont *Le huitième jour de la semaine*, *L'éloignement du monde*, *Le colporteur* ainsi que *L'enchantement simple*, sous ce dernier titre.

Jean-Paul Beaumier

Matt Cohen
LE MÉDECIN DE TOLÈDE
Trad. de l'anglais
par Élisabeth Gille
Phébus, Paris, 2002,
471 p. ; 21,95 \$

nir effleurant la surface des choses, et s'émerveiller chaque fois de porter un regard neuf sur ce que l'on croyait pourtant connaître comme le fond de sa poche. Puis aussitôt constater que s'y trouve toujours un recoin oublié qui avait échappé à notre attention, d'où surgit tantôt le sourire d'un enfant, le souvenir d'un père qui s'en est allé là où le regard ne porte plus, là où le cœur se voit obligé de prendre la relève. Il est beaucoup question du père dans ce recueil, de la mort, mais aussi, comme le titre l'indique, de promesse, d'espoir, de passage d'un état à un autre, d'une vie à une autre. « Quand on voit ce monde on voit l'autre en transparence, comme le filigrane pris dans la trame du papier. »

« Nous ne trouverons pas de notre vivant la vérité, écrit Christian Bobin, mais qui sait si, en la cherchant malgré tout, elle ne s'approchera pas

Le personnage d'Avram, médecin de Tolède, ne ressemble pas en tous points aux juifs mis en scène par Marek Halter ou calqués sur Emmanuel Levinas. Il a gardé quelque chose de sa foi sous sa nouvelle identité marrane, mais il ne se consume ni en prières ni en intenses fréquentations du Talmud. Ses rancunes sont tenaces, mais il s'en faut de beaucoup qu'elles soient toutes d'inspiration biblique. De par le viol dont il est le fruit, il appartient à la fois à la race détestée et à celle des soudards qui profitent des pogroms pour affirmer leurs croyances. Sur cette ambiguïté, il se construit une existence de chercheur, de rebelle, de nomade, mais il sera « toujours à un battement de cœur du Dieu de son peuple ».

Son itinéraire passe par des capitales et des cultures qui lui servent tantôt de refuges tantôt de stimulants. Il osera, avec une certitude qui confine à l'arrogance, des gestes chirurgicaux inédits.

La césarienne par laquelle il sauve l'épouse d'un des puissants Velasquez et l'enfant à naître lui vaut la durable reconnaissance du personnage et une réputation qui l'empêchera à jamais de redevenir anonyme.

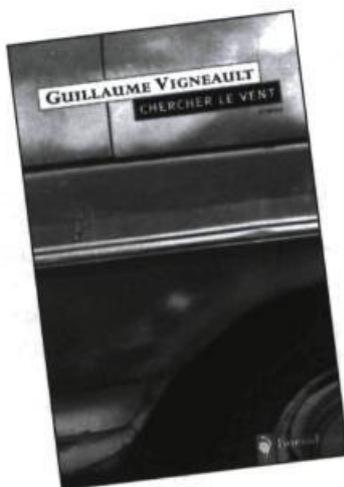
Cohen fera comprendre, par le parcours douloureux d'Avram, à quel point l'homéropédie reste présente même dans les déferlements impétueux de l'intolérance religieuse. L'Inquisition invoque l'autel pour justifier sa cruauté, mais la dénonciation qui la met en branle est souvent imprégnée d'une concupiscence bien terrestre et il arrive qu'on signale le marrane à l'inquisiteur parce qu'on convoite son épouse. Avram sera d'ailleurs, lui aussi, un hybride : il ne s'inclinera devant aucun pouvoir, il tuera quand nécessaire et même un peu plus souvent, il aimera ardemment

Gabriela, puis Jeanne-Marie, puis Gabriela. Il est juif, mais juif de son temps et de toutes les passions humaines. Personnage immense, récit magnifique.

Laurent Laplante

Guillaume Vigneault
CHERCHER LE VENT
Boréal, Montréal, 2001,
268 p. ; 22,50 \$

Sous ce titre et ce nom de famille à référence poétiques se cache un récit vif, enjoué, jeune, ironique, moqueur, terre-à-terre, humoristique et résolument contemporain. Sensible, aussi. Un style qui rappelle nettement celui de Stéphane Bourguignon, peut-être en moins pyrotechnique, mais le vocabulaire y est plus riche. Dans les deux cas, l'art de cultiver le détachement, le sourire en coin, voire l'autodérision,



pour avoir l'air de ne pas se prendre au sérieux, mais sans dédaigner de livrer candidement au lecteur le fruit d'une pressante introspection. Qui suis-je, au milieu de la trentaine ? Pourquoi suis-je incapable de croire à une relation amoureuse ? « Rien ne justifie cette inexplicable affection qu'elle a pour moi [...] ; elle doit croire que le

cœur est intarissable, le désir aussi, tant qu'on y est ! – qu'on peut se protéger des ouragans, que les fruits ne pourrissent pas, que l'enfer n'est pavé que de mauvaises intentions, qu'on peut réussir sa vie, et quoi encore ? »

Jack a du mal à vivre avec l'idée que Monica a failli mourir à cause d'une imprudence de sa part. Elle a survécu, mais ne pourra jamais avoir d'enfants. Le Cessna dans lequel elle prenait place, avec Jack aux commandes, s'est écrasé.

Alors Jack fuit. Il commence par kidnapper, à l'hôpital, le frère de Monica, tout son contraire, un type qui vit à plein et au présent (au gré de sa cyclothymie) ; ils prennent en chemin une jolie Nuna qui fait du stop, et tout ce beau monde descend vers nulle part, plus exactement aux États-Unis. Là-bas, dans le Maine, en Floride,

du 29 juillet au 26 août 2002

FESTIVAL DE TROIS

au cœur des mots

LUNDI 29 JUILLET

Les ÉCRIVAINS dans leur ASSIETTE :

À table en compagnie de Flaubert et George Sand, Maupassant et Zola, Proust et Colette

Idee originale et choix des textes de Stéphane Lépine

AVEC Sylvie Drapeau, Michel-André Caradin, Hélène Loiselle, Marcel Pomeroy

Mise en lecture de Marcel Pomeroy

Planiste Erik Shoup

LUNDI 5 AOÛT

Memento Mori

Texte de Alain Fortaich

AVEC Sophie Faucher et un violoniste tzigane

Mise en lecture de France Castel

LUNDI 12 AOÛT

Adriaan Dehollander

Texte de François Godin

Mise en lecture d'Alice Ronfard

AVEC Louise Marleau, Jacques Lavallée

LUNDI 26 AOÛT

Le FIL de la VIE : Hommage à Marcel Dubé

Mise en lecture de Béatrice Picard

AVEC Suzanne Clément, Jean L'Italien, Guy Nadon, Gérard Poirier

LUNDI 19 AOÛT

DURAS : Écrire dit-elle

Choix des textes, montage et mise en lecture de Françoise Faucher, Jean Marchand

AVEC Françoise Faucher, Jean Marchand

Maison des Arts de Laval • 1395, boulevard de la Concorde ouest, Laval • Métro Henri-Bourassa, autobus 40 ou 61

Tous les spectacles sont à 20h00.

BILLETTS EN VENTE / RÉSERVATIONS
Maison des Arts de Laval • (450) 667-2040
Réseau admission • (514) 790-1245

Prix régulier : 20 \$
Prix étudiants et aînés : 18 \$ (taxes incluses)
Série abonnement : 25% de réduction

puis dans les dépressions (géographiques, barométriques et psychologiques) de la Louisiane, Jack vivra diverses situations qui l'aideront à mieux se comprendre, à se situer et, espérons-le, à reprendre en main sa vie et son gouvernail.

Une histoire linéaire dans l'ensemble mais vivifiante et pleine de couleurs dans le détail. Or, un roman, c'est un peu comme une vie : ça se savoure page par page.

François Lavallée

François Cheng
L'ÉTERNITÉ
N'EST PAS DE TROP
Albin Michel, Paris, 2002,
282 p. ; 26,95 \$

Le lecteur est d'abord frappé par la candeur surprenante de ce récit de François Cheng qui tient autant du poème que du roman. Deux éléments le composent : l'histoire d'un amour aussi invraisemblable qu'idéal, se situant dans la Chine du XVII^e siècle, et l'évocation d'une culture taoïste où la pratique du souffle vital et le culte de la nature occupent une place prépondérante. On y vit au rythme des fêtes, des saisons et des changements de lune ; il s'en dégage un sentiment de communion cosmique où les passions éclatent comme les bourgeons au printemps et mûrissent dans les âmes traversées d'exaltations et de tourments amoureux jusqu'à leur prolongement au delà de la mort.

Seuls quelques récits médiévaux ou des écrits comme *La Princesse de Clèves* peuvent se rapprocher

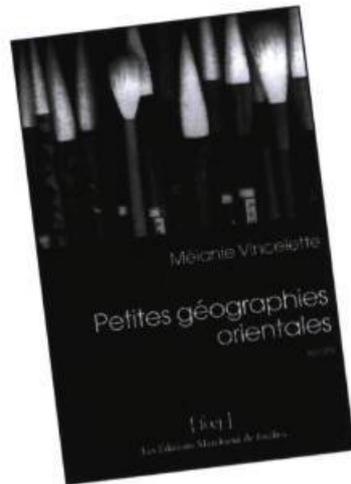
de cette belle histoire tragique et exaltante qui fait heureusement contrepoids aux débordements de sexualité brute qui déferlent depuis quelque temps sur la littérature française.

Jean-Claude Dussault

Nicole Brossard
HIER
Québec Amérique,
Montréal, 2001,
357 p. ; 24,95 \$

Hier est un adverbe lié au sens de la vie. Comme les mots *miroirs*, *mère*, *père*, *trace* et quelques autres. *Hier* marque l'intime du corps et ouvre à la rencontre du mystère. Un regard peut suffire, deux ou trois mouvements, à peine des mots, une vague de pensée.

Les quatre femmes qui se croisent dans le dernier « roman », mûr et sublimement théâtral, de Nicole Brossard le savent, bouleversées qu'elles sont chacune par leur crypte respective. La narratrice, employée de Simone Lambert, conservatrice au Musée de la Civilisation de Québec, accueille au creux de sa voix les funéraires amphores du langage. « Un rien me bouleverse », avoue-t-elle. C'est l'ensemble de l'humanité. Tous les jours, elle-je, rencontre à l'hôtel Clarendon Carla Carlson, écrivaine de l'Ouest canadien venant à Québec pour terminer ses romans. Les ruines, « temps fort du désir », se croisent dans un kaléidoscope de plans narratifs et discursifs, mais surtout, engagent la mort (...de Descartes, ressemblant avec sa barbiche de rat à Mal-



passé devant. Est-ce hasard si la quatrième femme, Axelle, petite-fille de la gardienne de musée, est chercheuse en génétique? N'est-ce pas dans la plasticité et la mobilité des codes, aussi stables qu'ils semblent faussement, que se retrouve le fil rouge des origines, les vies cousues de fantômes et donc, bien réelles, puisque la création n'admet pas que soient conservés les objets perdus. Des traces, à peine...

Michel Peterson

Mélanie Vincelette
PETITES GÉOGRAPHIES
ORIENTALES
Marchand de feuilles,
Montréal, 2001,
146 p.

Entre la Syrie et le Japon, l'Indonésie et le Laos, les *Petites géographies orientales* de Mélanie Vincelette nous convient, au-delà de l'exotisme des images, sur des chemins de pudeur et de silence. Ces silences infinis qui peuplent l'espace, les êtres et cette infime vibration qui les lie.

Chez Mélanie Vincelette, le cœur est silencieux. Dès le premier récit, « Le fantôme affamé », le ton est donné : une jeune femme suit dans les rues de Singapour, sans presque lui parler, un homme aimé qui doit la conduire à travers l'Asie du Sud-Est jusqu'au Laos où elle épousera son meilleur ami, un Laotien émigré en France. Même affiché au grand jour, l'amour, sous quelque forme que ce soit, reste impossible, voué à l'échec et au mutisme. Ainsi, dira la narratrice, avant le départ de sa meilleure amie pour son voyage de noces : « Alexandra y sera avec son mari. Et, sur le bac qui relie Vinh Long et la route de Saigon, ils n'auront déjà plus rien à se raconter ». Et cette même narratrice

herbe) à travers des tronçons d'images (...de Francis Bacon, hurlant aussi silencieusement que Spencer Tunick) et des morceaux d'histoires archéologiques.

Les quatre femmes qui se croisent savent et sentent qu'on ne peut travailler l'extrême intérieur qu'avec le strict minimum, avec ce qui tient la vie à une lame, « quelques éléments de mémoire », sans plus. *Écrire, dit je* : « Je ne sais pas grand-chose de la douleur, mais j'ai la certitude que pour écrire, il faut au moins une fois dans sa vie avoir été traversée par une énergie dévastatrice, presque agonique ». Le seuil, le bord, la frontière, l'acte d'exister la pensée collée au corps. Le temps comme un rêve, ouvert aux fantômes, aux roucoulements des bouches de mer, berceaux du

retient aussi les mots qu'elle voudrait dire ou écrire à son amie puisqu'il y a des choses qu'il faut garder pour soi...

Peut-être le dernier des quinze récits du recueil détient-il la clé de tous ces mots enfouis ? Dans « Pour que tu retrouves toujours le chemin vers chez toi », la narratrice, qui séjourne à Bangkok, apprend au téléphone la mort accidentelle de son frère. « Il n'y a jamais eu, dans ma vie, de silence aussi irrespirable que celui-là », dit-elle.

Certains personnages apparaissent dans nombre de récits du recueil, lui donnant ainsi des allures de roman fragmenté. Quelques lecteurs reconnaîtront aussi sans doute des textes déjà publiés dans des revues littéraires du Québec, de la France et de la Belgique.

Émouvantes variations sur les silences du cœur, ces *Petites géographies orientales* font néanmoins entendre une voix particulière : celle de Mélanie Vincelette.

Linda Amyot

Umberto Eco
BAUDELINO
Trad. de l'italien
par Jean-Noël Schifano
Grasset, Paris, 2002,
553 p. ; 34,95 \$

À l'instar de son héros Baudelino, Umberto Eco se joue allègrement des frontières : philosophe de formation, il commente l'actualité dans des journaux italiens et connaît un remarquable succès en tant que romancier depuis la parution du *Nom de la rose*. L'originalité des romans d'Eco tient précisément à un savant mélange des genres : chronique historique, intrigue policière, réflexion philosophique et théologique. Ces éléments constituent également la

trame de *Baudelino*, mais ils s'intègrent dans un récit qui évoque surtout la verve rabelaisienne et la tradition picaresque.

Alors que l'Empereur Frédéric Barberousse tente de mater la rébellion des villes italiennes, il découvre Baudelino, un jeune paysan hâbleur et menteur dont l'audace et le tempérament le séduisent. Il décide d'en faire son fils adoptif. Quelques années plus tard, Baudelino est envoyé à Paris afin d'étudier à l'université. Il y fait la rencontre de la plupart des personnages qui l'accompagneront ensuite dans sa quête censée le conduire au royaume du Prêtre Jean, aux confins de l'Orient.

Baudelino est un récit foisonnant, constitué de quarante épisodes, dont le personnage éponyme est à la fois le héros et le narrateur. Au terme de ce roman singulier, mêlant habilement la vérité et le mensonge, la fiction et la réalité, le mythe et l'histoire, Eco nous livre une leçon de tolérance. Elle résonne comme un avertissement contre tous les fanatismes : « Ne te crois pas l'unique auteur d'histoires en ce monde. Tôt ou tard, quelqu'un, plus menteur que Baudelino, la racontera ».

Sylvain Brehm

Grégoire Gauchet
MORTES NEIGES
Du Bastberg, Mulhouse,
2001, 252 p. ; 16,95 \$

Depuis quelques années déjà, le roman policier se régionalise, pour le meilleur ou pour le pire. L'intrigue du polar traditionnel se déroulait principalement dans les rues des grandes métropoles : New York, Londres, Paris, Berlin. Puis, au cours des années 1970-1980, on vit surgir de plus en plus de bureaux de détectives dans

Le
printemps
littéraire
chez
Hurtubise
HMH

l'écriture
française
d'Amérique
et
d'ailleurs...

dans la collection AmÉrica

Philippe Aquin
La route de Bulawayo

Raphaël Korn-Adler
São Paulo ou la mort qui rit

dans les Cahiers du Québec

André Brochu
Rêver la lune
L'imaginaire de Michel Tremblay dans
les Chroniques du Plateau Mont-Royal

dans la collection L'arbre

Monique Bosco
L'attrape-rêves



www.hurtubisehnh.com



les petits bleds de province, dans les réserves indiennes, dans l'arrière-pays australien et autres lieux non conventionnels. Aurons-nous droit maintenant au polar choucroute, au crime cassoulet ? Si la tendance se maintient... *Mortes neiges* est publié dans une collection intitulée « Polars régionaux ». Depuis quelques temps, ces collections ont tendance à se multiplier, situant leurs intrigues dans un coin de pays typique. Celle-ci se déroule dans le Mercantour (Alpes-Maritimes, le long de la frontière italienne) et mêle assez adroitement une intrigue policière traditionnelle (des meurtres, un enquêteur) et la couleur locale. Rien ne va plus dans le village de Lauzet. La vallée est en ébullition car les loups, que les habitants croyaient avoir anéantis, sont de retour. Dès lors, les défenseurs de la nature, les verts ou les écolos, s'en prennent aux éleveurs et aux chasseurs et réciproquement. Tout se beau monde s'engueule et s'empoigne sous le regard inquiet des pouvoirs publics et l'œil vorace des médias. Pour compliquer le tout, on retrouve les cadavres d'un couple assassiné près d'un refuge de randonneurs. La gendarmerie locale intervient, mais piétine, cela va de soi (dans la fiction !). Gilles Rahin, un flic déchu, qui vient de débarquer en congé forcé, se lance dans une enquête périlleuse parsemée d'embûches. Je mentirais en disant que je me suis ennuyé à lire cette enquête policière bien ancrée dans le terroir. Mais elle n'est ni très originale, ni particulièrement ingénieuse. Les personnages

sont bien campés et Grégoire Gauchet, journaliste aux *Dernières Nouvelles d'Alsace* sait raconter une histoire qui se tient. Ajoutons qu'au delà d'une intrigue somme toute assez banale, il nous donne tout de même envie d'aller visiter ce coin de pays qui abrite un parc national. Qui sait ? C'est peut-être ça, la vocation première de ces polars dits régionalistes dont la couverture arbore un bout de carte routière ! Bon voyage !

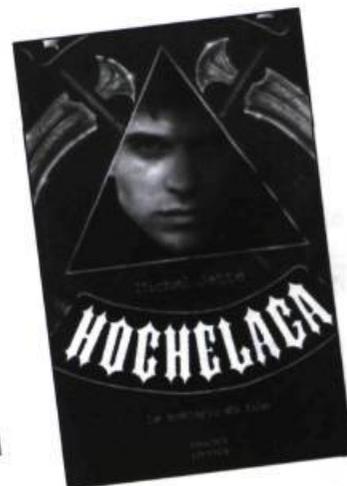
Norbert Spehner

Cécile Dubé
LA PETITE CANTATE
Hurtubise HMH, Montréal,
2001, 136 p. ; 16,95 \$

Dès les premiers mots, François nous parle de sa femme, celle qu'il refuse d'appeler son *ex*. On découvre que le couple s'est accordé une trêve d'un an. Vingt années d'union ont ainsi été laissées en suspens, gorgées de tout le vécu et de tous les attachements qu'elles supposent.

C'est ce long épisode de vie, à la fois commun et solitaire, qu'on va découvrir à travers un manuscrit que Marie a laissé à François avant son départ : *Journal d'un amour fou*, par Marie Letellier.

Ainsi, de l'univers de François, on va passer au récit autobiographique de Marie. Qui est-elle ? Comment a-t-elle découvert que son conjoint, irrésistible professeur d'université, la trompait ? Quelles obsessions ont meublé ses soirées de questionnements et d'attente ? Avec quelle peine survit-elle à la perte de leur fille aînée, Isa,



survenue un an plus tôt ? Comment a-t-elle vécu sa carrière d'enseignante, alors que les adolescents lui confiaient leur mal de vivre, un mal que François trouvait plutôt insignifiant à côté des grandes thèses universitaires. Et maintenant que l'heure de la retraite est arrivée, d'où viennent ces pertes de mémoire préoccupantes, ces maux de tête de plus en plus fréquents ?

C'est l'univers de Marie que l'on découvre, avec toutes les dépossessions que la vie lui a imposées.

Ce texte, une musique intérieure qui sonne vrai et dont la poésie s'accorde à merveille au décor choisi, celui de Québec.

Réjeanne Larouche

Chang-rae Lee
LES SOMBRES FEUX
DU PASSÉ

Trad. de l'américain
par Jean Pavans
L'Olivier, Paris, 2001,
368 p. ; 29,95 \$

Monsieur Hata est un homme respecté, un commerçant d'équipements médicaux qu'on aime appeler « docteur » lorsqu'on le croise dans les rues de Bedley Run, une petite ville de l'État de New York. C'est un Asiatique qui a su, à force de modestie et d'humilité, se faire accep-

ter par les bourgeois du beau quartier où il habite avec sa fille adoptive Sunny. D'origine coréenne, Monsieur Hata a été élevé par une famille japonaise, et c'est alors qu'il est au service de l'armée de ce pays qu'il renoue brièvement avec ses origines. En effet, pour remonter le moral des troupes, l'armée avait installé de jeunes Coréennes, nommées tout simplement des « femmes de réconfort », dans le campement. Elles étaient cinq pour plus de deux cents soldats, sans compter les officiers. L'une d'elle est placée sous la garde du jeune Hata. Celle-là, il voulait être seul à l'aimer, mais son désir égoïste a été fatal à la jeune femme. Les temps forts de ce roman sont d'ailleurs attachés aux passages où Hata se souvient et mesure mieux, avec l'âge, le sort réservé à ces femmes.

Au retour de la guerre, puis en exil aux États-Unis, monsieur Hata n'arrive pas à vivre avec une femme. Mais son désir d'enfant est grand. Si bien qu'il réussit, sa bonne réputation aidant, à adopter une petite Coréenne abandonnée par ses parents. La petite ne comprend pas ce père irréprochable, ni son désir d'enfant. Elle ne réclame rien pendant longtemps, puis se rebiffe. Il y aura une rupture, puis la vie

prendra un autre cours. Et c'est peut-être arrivé à la fin de ses jours que Monsieur Hata commence à vivre vraiment. Voilà un roman prenant au style pudique, qui met en lumière la complexité des sentiments et des liens qui nous unissent aux autres. Il lève aussi le voile sur l'histoire de nombreuses jeunes filles dont on signait l'arrêt de mort en les obligeant à donner leurs corps pour requinquer les soldats. Chang-rae Lee a réussi à écrire l'horreur à laquelle on les condamnait.

Johanne Jarry

Michel Jetté
HOCHELAGA
LE SCÉNARIO DU FILM
Lanctôt, Outremont, 2001,
143 p. ; 15,95 \$

Voici la reprise des dialogues du film *Hochelaga*, écrit, réalisé et coproduit par le téléaste Michel Jetté. Le long métrage raconte une histoire assez sordide, autour de deux bandes rivales de motards criminalisés et d'un jeune délinquant, Marc, qui tente de trouver auprès du groupe un certain sentiment d'appartenance, mais qui sera rapidement pris à son propre jeu. Pour traduire la réalité violente du milieu interlope qu'il décrit, le texte de Michel Jetté emprunte les figures les plus primaires et les termes les plus vulgaires que l'on puisse imaginer. Sa dramatisation reste prévisible, l'analyse psychologique élémentaire, la morale totalement absente. On se demande qui pourrait bien avoir envie de relire des dialogues aussi prosaïques.

On se souvient que les éditions VLB avaient publié durant les années 1970 des dossiers très étoffés sur des films assez semblables à celui-ci (mais beaucoup plus

créatifs dans la forme), comme *Bar Salon* d'André Forcier et *Gina* de Denys Arcand. Ces deux ouvrages comportaient des annotations techniques et des témoignages des créateurs, justifiant ainsi leur publication.

Il est assez affligeant de constater qu'un film comme *Hochelaga*, qui fait reculer le cinéma québécois de 30 ans, soit encore produit de nos jours et ce, avec l'appui financier d'institutions publiques – dans ce cas-ci irresponsables – comme la SODEC et Téléfilm Canada. On souhaite seulement que ce long métrage de Michel Jetté ne soit pas présenté à l'étranger sous l'étiquette de « film québécois » et qu'il soit rapidement oublié.

Yves Laberge

Victor-Lévy Beaulieu
VINGT-SEPT PETITS
POÈMES POUR JOUER
DANS L'EAU DES MOTS
Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 2001,
67 p. ; 14,95 \$

Ce court recueil de poèmes – plutôt des haïkus à la manière japonaise – ponctué par les belles illustrations de Yves Harrison, pourrait facilement étonner les inconditionnels de la prose du prolifique romancier québécois (quarante tomes parus aux éditions Trois Pistoles !). Toutefois, ce n'est pas si surprenant quand on sait que son écriture est toute imprégnée de poésie. La thématique des poèmes est simple mais évocatrice : un regard à la fois impressionniste et cru est porté sur la ville de Montréal, la nature et les multiples significations des mots. On sent que notre écrivain s'est fait plaisir en nous offrant ce bel objet de culture.

Gilles Côté

Hélène Potvin

Les Chemins de papier

LES ÉDITIONS JCL

En offrant un vieux secrétaire à une amie et en vendant un bureau ancien au notaire du village, un antiquaire nonagénaire devient, malgré lui, l'instigateur d'une étrange saga amoureuse.

Marie-Ève et Jean, chacun de leur côté, découvrent dans les meubles antiques des lettres secrètes et compromettantes. À leur insu, la correspondance des amants illicites, datant des années vingt, opère sur eux un charme puissant.

Récipiendaire du prix
La Plume saguenéenne 2001

JCL
1977-2002
25
ANS
d'histoires

Découvrez ce livre et plus encore sur
www.jcl.qc.ca

Denis Thériault
L'IGUANE
 XYZ, 2001,
 183 p. ; 19,95 \$

La réalité la plus tranchante n'interdit visiblement pas le rêve le plus improbable. L'amitié se noue entre deux garçons que rien ne semblait rapprocher, si ce n'est que le subit courage de l'un fait sortir l'autre de son mutisme. De confiance en espoir, ces deux enfants se bâtissent une parenté. Elle était nécessaire, car l'un vit sans son père et veille le coma de sa mère, tandis que l'autre n'a jamais connu l'amour maternel et reçoit les coups d'un père méprisable. Ensemble, ils se reconstruiront des raisons d'être, l'un offrant son admirable connaissance de la mer, l'autre révélant ce qu'est l'amour maternel.

L'iguane ? Il fera l'objet d'un véritable culte malgré le silence dans lequel l'a muré le travail du taxidermiste. Sera-t-il une divinité bienveillante ? Il faut le croire, puisque le coma, à sa demande, relâchera son emprise sur l'unique mère que partagent désormais les deux garçons.

Denis Thériault écrit, j'allais dire navigue, de façon à la fois drue et poétique. Le vocabulaire, précis et évocateur, s'invente des ressources linguistiques qui doivent tout au climat côtier et rien au joual. La *motoneigite* fait partie de ces trouvailles linguistiques qui satisferont aussi bien les amants que les adversaires de la pétaradante machine. Thériault fait lever en nous cette pensée magique qui ne cause jamais l'écrasement des autres, mais qui autorise la survie. Quand la

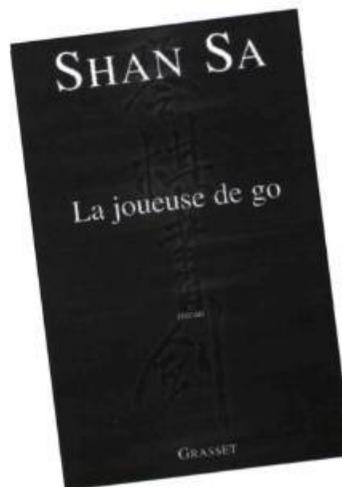
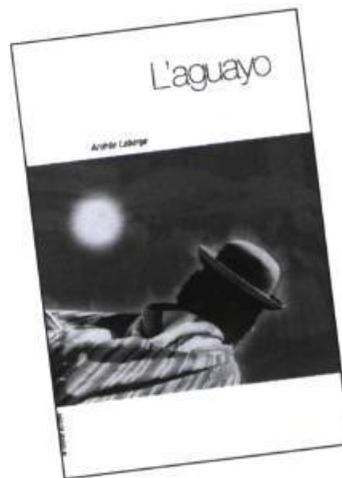
mer, sans doute au nom de l'amitié, réclamera son dû, les deux garçons s'inclineront devant son exigence. Partis de la solitude, ils auront vécu à deux la courte trajectoire de l'amitié, de l'espoir, de la tendresse. Que l'iguane en soit remercié.

Laurent Laplante

Andrée Laberge
L'AGUAYO
 La courte échelle, 2001,
 196 p. ; 21,95 \$

Entre l'hôtel luxueux où descendent les voyageurs fortunés venus du Nord et le bidonville de La Paz, Maria court après le rêve qui a réchauffé son enfance dans un orphelinat bolivien : écrire l'histoire de son pays et des gens qui y vivent. Entre le Québec où son père journaliste a émigré pour échapper à la censure et la poésie de son rude pays natal, Alcides hésite. Entre la salle du conseil d'administration d'une grande entreprise canadienne et la mine où travaillent dans de difficiles conditions une poignée de mineurs écœurés par la corruption politique, le narrateur canadien nourrit ses ambitions. Autour de ce trio, Patrica, Manuella, Sofia et Anthia survivent, plus mal que bien. Mais le rêve de Maria, trop grand pour la dureté de sa vie de femme bolivienne, se heurtera au destin qui répondra, du même coup, aux hésitations et à la fierté d'Alcides et changera à tout jamais le regard du narrateur.

Âpre et dur, le second roman d'Andrée Laberge traduit la réalité commune à



dans les rues de La Paz, transformé et prêt à accomplir le dernier rêve de Maria. Un roman troublant.

Linda Amyot

Shan Sa
LA JOUEUSE DE GO
 Grasset, Paris, 2001,
 343 p. ; 32,95 \$

Shan Sa atteint à peine trente ans et compte déjà deux romans, primés, en plus d'un recueil de poésie. Avec *La joueuse de go*, le talent de cette écrivaine s'impose subtilement, mais sûrement : phrases exactes et puissantes de simplicité, construction narrative brillante et raffinée, ponctuée d'habiles télécopages temporels. Le récit avance au rythme de courts chapitres où alternent les voix de deux narrateurs, pion noir, pion blanc, destins antagonistes qui s'entrelaceront néanmoins par la passion que fait naître le jeu de go. Ainsi, chaque jour, place des Mille Vents, une jeune Chinoise de seize ans s'y adonne avec les partenaires que lui amène le hasard. Elle excelle à ce jeu où l'on gagne par la perfection de l'esthétisme. Prise par l'abstraction des calculs que nécessite cet art de l'encerclement, elle échappe à la complexité de ses relations amicales, amoureuses et familiales. Au cours de ces séances auxquelles elle est assidue, un adversaire de taille changera sa vie à son insu ; indéfectible, il scrute chacun de ses coups, car le style de jeu parle ; même le bruit des jetons sur le damier dévoile les pensées d'un opposant. Au moment d'interrompre leurs échanges, l'amour s'est installé par le truchement du jeu, discrètement, ainsi qu'une évidence. « Je ne connais rien de lui, excepté son âme. » Damier sur fond de Chine

trop de femmes, d'enfants, de travailleurs et d'Indiens de La Paz et des hauts plateaux de l'Altiplano bolivien. Une réalité insoutenable, intolérable, à laquelle tente d'échapper le narrateur canadien, qui ressemble trait pour trait à tant d'Américains et d'Européens volontairement ignorants du chaos social, politique et économique qui marque des continents entiers.

Le roman d'Andrée Laberge ne fait cependant pas étalage d'images de misère ni de bons sentiments. Avec pudeur, l'auteure raconte plutôt les destins entrecroisés de ses personnages avec tout l'amour que, manifestement, la Bolivie lui inspire. Et le lecteur reste longtemps hanté par la dignité des femmes boliviennes, la force d'Alcides et les méandres du remords qui ramèneront le narrateur

des années 1930, avec nationalisme mandchou, communisme, invasion japonaise, réalités et tortures de la guerre, drames familiaux et amoureux et Shakespeare, en filigrane, l'intrication des contraintes révèle l'intégrité des personnages en présence et culmine effectivement dans l'esthétisme en fin de partie, où victoire et défaite s'annulent, surpassées. Par moments, la prose juste et aérienne de Shan Sa atteint l'intangible. « Mourir, est-ce aussi léger que s'étonner ? » Étonnement, en effet, devant cet espace commun qui est aussi fossé entre deux êtres, où le go devient espace de littérature.

Alexandra Liva

Karoline Georges
LA MUE DE
L'HERMAPHRODITE
Léméac, Montréal, 2001,
109 p. ; 16,50 \$

Projection à peine futuriste d'un présent déjà scruté par l'œil de la webcam, ce techno-roman court mais dense narre une étrange et tragique confession virtuelle (et de ce fait publique) : celle de Hermany, pauvre progéniture issue de l'entêtement névrotique d'une mère voulant à tout prix un enfant. Et ce coût sera élevé, conséquence d'une certaine technologie d'assistance à la reproduction ! Hermany naît, paré(e) d'inconvenances grâce : hermaphrodite aux sens hypertrophiés, nimbé(e) d'une beauté irréelle, ce « phénomène », cloîtré à l'hôpital et vite utilisé à toutes fins (ça s'est vu : souvenez-vous de nos malheureuses quintuplées), s'enfonce toujours plus seul dans une apocalyptique célébrité.

L'enfant n'aura d'autre choix, pour naître à lui/elle-même, que de saboter ses

particularités une à une par l'entremise de la maladie : cancers et infections le/la délesteront de ses attributs, faisant passer Hermany de divinité bisexuée à carcasse asexuée.

Surgit alors un sauveteur, Nay, « entité énergétique » et psychologue de son état, avec lequel Hermany entre en symbiose existentielle. La créature qui se sent enfin devenir un être humain appuiera les thèses psychédéliques de son mentor jusqu'à la déraison d'un acte criminel par lequel le/la disciple s'émancipera totalement... et se retrouvera emprisonné(e). Hermany renouera avec la célébrité forcée, le temps de livrer son témoignage sur Internet pour le bénéfice des millions de voyeurs devenus ses jurés.

La structure narrative de Karoline Georges, plutôt linéaire, fait intervenir un webmestre virtuel en caractères gras (on imagine la voix basse et cavernueuse) pour orienter le lecteur, égarant Hermany dans la description d'euphories fort illégales durant près d'un tiers du roman, qui souffre ainsi de mal assurer ses promesses de roman technologique. Il aurait fallu une composition plus éclatée et des propos moins attendus pour servir cette douloureuse histoire.

Suzanne Desjardins

Barbara Hodgson
TERRAE INCOGNITAE
Seuil, Paris, 2001,
281 p. ; 49,95 \$

Avouons-le tout de go : ce livre est un pur délice. D'abord par sa facture qui le mettra, et pour longtemps, à l'abri de mes rages saisonnières de ménage en vue de libérer quelque espace sur les rayons de mes bibliothèques. *Terrae incognitae* appartient

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

ÉCRIRE

Dans la collection *Écrire*,
des écrivaines et des écrivains
sont invités pour la première fois
à révéler leurs secrets professionnels :
pourquoi ils écrivent,
comment ils sont devenus écrivains,
où ils vont chercher leur inspiration,
ce qu'ils aiment (ou détestent) dans leur métier.



Soigneusement présenté dans un élégant format poche,
et offert à prix très abordable,
chaque livre présente aussi une photographie exclusive de l'auteur,
une page manuscrite, ainsi qu'un dessin réalisé de sa main.

À paraître à l'automne 2002 :

Noël Audet, Marie-Claire Blais, Dominique Blondeau,
Lucien Francœur, Jacques Hébert, Raymond Lévesque,
Renaud Longchamps, Christian Mistral, Jean-Jacques Pelletier

Distribution exclusive : Agence de distribution populaire

à ces livres dans lesquels on se replonge avec un plaisir chaque fois renouvelé, ne serait-ce que pour céder au charme évocateur des planches qui y sont reproduites : cartes de l'Atlantique sud du XIX^e siècle, reproductions de la faune ailée et aquatique vivant dans ces eaux, sans parler des nombreux croquis de manchots, tous plus rigolos les uns que les autres, mais surtout, surtout, les reproductions des pages du journal de bord d'Hippolyte Webb, qui entreprit de redécouvrir trois îles qu'on croyait perdues, les Aurora, situées quelque part entre les Malouines et la Géorgie du Sud.

Le plaisir ne se résume pas à la facture visuelle, loin s'en faut, mais il est si peu habituel qu'on s'en préoccupe à ce point que lorsque la chose se produit, il serait dommage de le passer sous silence. J'aurais sans doute dû souligner d'emblée la qualité littéraire du roman qui prend la forme d'un récit de voyage tout en rendant compte des efforts d'Hippolyte Webb (à lui seul le nom est une trouvaille) pour faire publier le récit de son aventure. En parfaite synchronie avec l'objet de son récit, ces îles qui ont été effacées des cartes, Hippolyte Webb est par le fait même en disharmonie avec le monde dans lequel il vit, le nôtre, qui n'accorde d'importance qu'aux choses consignées dans les dictionnaires, répertoires, atlas ou thésaurus de toutes sortes. La romancière utilise ce subterfuge littéraire comme prétexte au véritable propos du roman : que représente aujourd'hui la quête de la vérité, du vrai ?

Ne faut-il accorder foi qu'aux choses qui s'enroben des appareils de la vérité, avec à l'appui la quincaillerie scientifique qui sépare le bon grain de l'ivraie ? Hippolyte Webb nous rappelle que sans imagination, le monde est bien peu de chose.

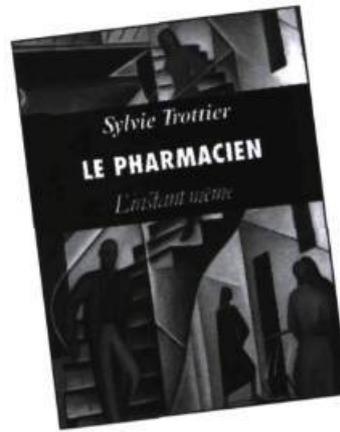
« Bien que nullement fantasmagorique, ce livre rentre néanmoins dans la catégorie des ouvrages d'imagination, écrit Hippolyte Webb, comme *Le voyage au centre de la terre* de Jules Verne, *Les mines du roi Salomon*, de H. Rider Haggard et *L'étrange manuscrit trouvé dans un cylindre de cuivre* de James De Mille. Non parce qu'il évoque un monde inconnu grouillant d'habitants extraordinaires ou d'une faune et d'une flore exotiques, voire dangereuses – ce qui n'est pas le cas. Mais simplement parce que, à notre époque, le concept de terres perdues ou jamais découvertes est fabuleux. »

J'envie déjà ceux et celles qui n'ont pas encore plongé dans cet univers fabuleux. Quant à moi, je vais dès aujourd'hui me mettre en quête des autres livres de madame Barbara Hodgson.

Jean-Paul Beaumier

Marie Gaudreau
LA FILLE ADOPTIVE
Lanctôt, Outremont, 2001,
209 p. ; 18,95 \$

L'éternelle question : *La fille adoptive* est-il un récit autobiographique ? En tout cas, s'il ne l'est pas, l'illusion est parfaite. Ne serait-ce que par le réalisme des noms, des situations, des états d'âme. Pas d'envolée lyrique, pas de



coups de théâtre. La narratrice – un « je » qui reste sans nom du début à la fin – nous raconte dans une langue candide les épisodes successifs d'une vie consacrée à chercher une « famille d'adoption ».

D'emblée, une mise au point. « Je dis que je suis orpheline, mais il ne faudrait pas conclure que mes parents m'ont abandonnée : c'est moi qui suis partie. »

Partie dans sa tête, d'abord. Il faut dire qu'avec des parents qui nous enjoignent constamment de « faire de l'air » et de « s'aérer le génie », dans une famille où retentissent avec force des mots comme « grosse torche » et « ma criss de folle », partir est une option que l'on envisage rapidement, même à quatre ans.

Car c'est à peu près à cet âge que la narratrice choisit, pour commencer, de se faire adopter par le bouleau jaune qui trône à quelques pas de l'entrée de la maison. Par la suite, bien des gens passeront sur la liste de candidatures, depuis l'institutrice de la maternelle jusqu'à la commerçante chez qui elle séjournera en Espagne à la fin de son adolescence, en passant par François, son « frère siamois » (peut-on parler de premier amour ? oui, à condition de dépouiller cette expression de ses habits romanesques d'usage – mais sans la dépar-

pour autant de ses connotations humaines de trouble mêlé de plénitude).

Peu importe, au fond. Les personnages, les situations, les émotions sont là, durs et doux comme la réalité, aussi réels que la certitude et le tâtonnement, menés par un fil conducteur inspirant, et joliment exprimé d'ailleurs par l'enfilade des titres de chapitres : « La famille naturelle », « La famille de Dieu » (école primaire chez les sœurs), « La famille d'élection » (travail comme bénévolat pendant une campagne électorale), etc.

Et puis, au fond, cette histoire est-elle moins la nôtre que celle de l'auteure ? Qui n'a pas enfermé dans un recoin de sa conscience le petit enfant « qui quémande de l'amour à d'autres, sans s'apercevoir qu'ils sont tout aussi indigents [que lui] » ? Pendant que vous lirez ce récit, gageons qu'il entrouvrira la porte.

François Lavallée

Sylvie Trottier
LE PHARMACIEN
L'instant même, Québec,
2001, 135 p. ; 16,95 \$

Le désir. Celui qu'on inspire et celui qu'on ressent. Celui qu'on clame et celui qu'on musèle. Celui qu'on assume et celui qu'on fuit. Dans *Le pharmacien*, premier ouvrage de Sylvie Trottier, les personnages sont confrontés aux multiples facettes d'un désir qui embrase les corps.

Sujet éternel s'il en est un. Mais Sylvie Trottier lui insuffle souvent une certaine originalité en diversifiant ses approches. Ainsi, elle raconte dans « Pygmalion » et dans « Mezza voce » la même soirée hésitante au bord du tumulte d'une jeune femme et d'un homme marié. Ou dans « À quia » et « Florida room »,

elle présente, selon les points de vue du mari et de l'épouse, les réactions de jalousie qui sont venues assombrir leurs vacances.

Peut-on pour autant dire que ces trente-deux textes font le tour du sujet ? Pas vraiment. Car chez Sylvie Trottier, le désir semble obéir à une seule loi : l'un des deux protagonistes, le plus souvent féminin d'ailleurs – ce qui, en soi, marque quand même une certaine audace – l'assume tandis que l'autre le fuit, timoré. On finit alors par avoir l'ennuyeuse impression d'être captif des plaintes répétées d'une narratrice qui n'en revient pas d'échouer à séduire celui qui lui plaît et d'un narrateur qui ne se remet pas de ne pouvoir ni succomber sans remords ni s'éloigner sans regrets.

L'ouvrage de Sylvie Trottier – comment appeler autrement ce recueil de textes qui ne sont ni tout à fait des nouvelles ni tout à fait des récits mais qui tiennent aussi de la réflexion ou du fragment ? – révèle une belle maîtrise d'écriture. Un bémol : quelques excès d'érudition et des passages métaphoriques détournent par moments.

Le *pharmacien*, variations sur un même thème, plaira... s'il ne finit pas par lasser.

Linda Amyot

Hubert Mingarelli
LA BEAUTÉ
DES LOUTRES
Seuil, Paris, 2002,
176 p. ; 24,95 \$

Pourquoi lit-on souvent qu'il ne se passe rien dans les romans d'Hubert Mingarelli ? On y trouve tant de matière sensible que sous la plume de l'écrivain chaque mot prononcé donne du corps et du sens à l'histoire. Et c'est ainsi qu'on sent qu'il se vit quel-

que chose dans ces pages-là. Dans *La beauté des loutres*, troisième roman pour adultes de Mingarelli, un homme et un tout jeune adolescent chargent un camion de moutons pour aller les vendre de l'autre côté d'un col. C'est leur premier voyage ensemble. Un voyage que la neige pourrait rendre difficile, et c'est ce que l'homme redoute.

Les gens qu'il a engagés avant Vito, Horacio n'a pas réussi à les garder. C'est ce qu'il tente d'expliquer au jeunot, le prévenant qu'il pourrait devenir bourru si la neige se mettait à tout compliquer. Alors comment contrôler la peur ? Et les voilà partis à parler de la beauté des loutres, à penser au retour : comment, quand ce voyage sera fini, ils pourront essayer d'en voir une pour de vrai. Mais la neige mettra fin à cette légèreté et la peur aura, d'une certaine façon, raison d'Horacio. Une fois les moutons livrés et la première partie de ce premier voyage terminée, une vieille aura pitié de sa détresse et déposera brièvement, en signe de compréhension, sa main ridée sur la sienne.

Avec Hubert Mingarelli, on ignore toujours où et quand ça se passe. On est centré sur l'instant. On ne trouve pas la moindre trace d'artifice dans cette œuvre singulière, dépourvue de psychologisme, centrée sur l'humain, et plus particulièrement sur ce qui se passe (et passe) entre deux hommes. Ces deux-là ne forment pas n'importe quel couple : ils sont pères et fils (les deux premiers romans) ou patron et employé. Dans *Une rivière verte et silencieuse* et dans *La dernière neige*, ce sont les fils qui assument le récit, des fils pleins d'amour pour des pères qui n'ont rien d'héroïque. Ici, on sent que Vito admire tout



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

NOS PROCHAINES PARUTIONS

YVES ALCAIDÉ

FLOCONS ERRANTS

Écrits intimes — Un enfant du pays ensoleillé de Camus adopte nos quelques arpents de neige et autres flocons errants... et nous sert une fort belle leçon d'hiver.

NICOLE V. CHAMPEAU

LA CICATRICE DU CERF

Poésie — Cassandre réincarnée en punk ?

MICHELINE DANDURAND ET

LOUISE LAFRENIÈRE

TANT L'AVENIR EST TANT ET TANT

Poésie — Quatre mains, trois voix : où la mémoire reprend une couleur de chair et d'os.

JEAN-YVES ROY

L'INVADÉ

Poésie — Un hommage senti au poète Gilbert Langevin.

JEAN-CLAUDE CHARVOZ

LES FRANCORICAINS

La France à l'heure de l'américanisation et de l'anglicisation.

**La maison de la poésie, des contes,
des légendes, des fables et
des écrits intimes**

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.

www.hautes-terres.qc.ca

autant Horacio, mais cette fois, aucun des personnages n'assume la narration. À qui lui demande s'il n'a pas peur qu'on lui reproche d'écrire toujours la même histoire, Mingarelli répond : « J'ai mis plusieurs livres à parler de la même chose. Tant pis. Ça changera. Je mettrai encore plusieurs livres avant de changer à nouveau. Sinon, c'est comme si un mec qui aime bien faire du bateau n'en faisait qu'une fois... » Ô joie d'apprendre que d'autres livres viendront...

Johanne Jarry

Germaine Dionne
LE FILS DE JIMI
Boréal, Montréal, 2002,
139 p. ; 17,95 \$

Dans les années 1970, suite d'une soirée bien enfumée, Nastassia, dix-sept ans et des poussières, accouchera d'un fils, Jimi. Du père, elle ne sait que peu de chose, des boucles noires, des dents blanches et cette phrase qu'il a écrite dans sa main gauche alors qu'elle dormait : « S'cuse me while I kiss the sky. With love, Jimi ».

Nastassia, farouche et entêtée, passera seule par toutes les étapes de la maternité : de la naissance à la coupure définitive du cordon, elle tentera de combattre un mal de vivre grandissant. Au fil des pages, et sur presque trente ans, Germaine Dionne nous entraîne dans l'univers de la mère et du fils. Nastassia et Jimi, après des débuts difficiles, s'attacheront l'un à l'autre d'un amour entier et libre.

D'une touchante sincérité, le premier roman de Germaine Dionne présente une

succession de scènes de la vie ordinaire : la naissance de Jimi, la mort de la grand-mère, une malheureuse aventure d'auto-stop, une rupture, les bêtises de l'adolescent, et ainsi de suite. Un récit qui tient davantage de l'oralité que de la littérature. Une belle histoire.

Sylvie Trottier

Jean Carrière
FEUILLE D'OR
SUR UN TORRENT
Robert Laffont, Paris,
2001, 243 p. ; 29,95 \$

Jean Carrière n'est pas le premier venu. D'aucuns se souviendront qu'il a remporté le Prix Goncourt en 1972 pour *L'épervier de Maheux*, roman que Robert Laffont rééditait à la fin de 2001. Depuis ses premiers succès, Carrière publie à un rythme régulier, accumulant romans, récits, essais et entretiens. Hélas, malgré la notoriété de l'écrivain, force est de constater que son dernier-né a de quoi agacer le lecteur d'ici.

Feuille d'or sur un torrent raconte la fuite au Labrador de Benjy, le narrateur, et de sa sœur Laeticia, qui abandonnent leur Camargue natale en emportant avec eux une large somme d'argent dérobée à leurs parents. Leur périple, sur le mode de « ma cabane au Canada », laisse libre cours à tous les clichés et inexactitudes sur les réalités nord-américaines qu'il est possible de lire sous la plume d'un auteur français. La Saskatchewan, pour des raisons mystérieuses, s'accorde au masculin, Jacques Parizeau se prénomme André, et Montréal est la capitale du



vre qui méritent d'être soulignés. Sur le plan narratif, par exemple, Carrière fait parler Benjy de manière crédible, ce qui n'est pas une mince tâche vu que le narrateur est considéré comme un *débile léger*. À l'échelle symbolique, ensuite, le voyage qu'entreprennent le frère et la sœur s'apparente à un parcours initiatique, le Grand Nord représentant une terre mythique où les protagonistes connaîtront une sorte de catharsis. Reste à savoir si ces qualités suffisent à relever le niveau d'un roman plutôt moyen qui ressemble beaucoup à une utopie à la française.

Louise Villemaire

Anne Wiazemsky
AUX QUATRE COINS
DU MONDE
Gallimard, Paris, 2001,
331 p. ; 27,95 \$

Québec. Quant à l'accent québécois, il a « quelque chose de rustique, et même de rupestre » bien qu'un garagiste de Sept-Îles s'exclame : « On en a marre ». Peut-être rentre-t-il d'un voyage à Paris ? Le livre ne le dit pas. Admettons qu'il soit vraisemblable que le narrateur s'exprime dans ses propres mots ; en revanche, comment pardonner les erreurs de faits et les croisements linguistiques qui persistent même lorsque les personnages s'expriment en discours direct ? Décidément, voir le Québec à travers les yeux d'un Français qui débarque est très déroutant, et on en arrive à se demander qui du lecteur ou du narrateur est le plus dépaysé.

Si l'on met de côté ces sérieuses réserves ainsi que l'ennui suscité par une première partie qui tarde à décoller, il reste toutefois des aspects intéressants de l'œu-

Second volet d'*Une poignée de gens*, *Aux quatre coins du monde* est indépendant du précédent, de l'aveu même d'Anne Wiazemsky qui reprend néanmoins les mêmes personnages. Ce roman crépusculaire relate la vie de ceux qui, ne croyant pas à la longévité des bolcheviques au pouvoir après la Révolution d'Octobre en Russie, ont vécu les événements historiques avec la conscience d'une menace dont ils ne parvenaient toutefois pas à préciser les contours. Jusqu'à ce qu'ils regardent « disparaître les côtes de la Russie le cœur déchiré, croyant encore les voir, quand il n'y avait plus rien que les vagues et l'eau, à l'infini ». L'épisode très peu connu de l'évacuation des réfugiés russes de Crimée par la flotte anglaise de Yalta est ici rapporté avec pertinence ; une intervention « désapprise » mais justifiée alors par

les liens entre la famille régnante anglaise et la famille du tsar.

S'inspirant de l'histoire de sa propre famille, qu'elle n'a eu que peu de temps pour connaître, Anne Wiazemsky s'est nourrie de correspondances de l'époque et fait appel à son intuition romanesque pour recréer la vie quotidienne au plus fort de la tourmente, nous offrir ces histoires humaines individuelles bien plus parlantes que l'Histoire elle-même.

Si dans le roman le temps est suspendu pour les adultes, anxieux, il est celui des grandes vacances pour les enfants, insouciant, auprès desquels le personnage principal, Xenia, puise son énergie. D'ailleurs, dans le journal qu'elle tient quotidiennement, elle évoque presque sur le même registre l'assassinat de la grande duchesse Élisabeth et les progrès que fait sa fille en lecture.

Un monde, un univers, que décrit magistralement l'auteur. Une chronique de l'attente qui remplit toutes ses promesses servie par une plume élégante.

Isabelle Collombat

Martin Manseau
J'AURAIS VOULU
ÊTRE BEAU ET AUTRES
CONFESSIONS
Triptyque Montréal, 2001,
139 p. ; 18 \$

« Tu rêvais de motos, Vicky, eh bien j'arrive avec la mienne. J'arrive avec dix ans de retard, mais j'arrive enfin. J'arrive, porté par cette transe funeste, qui me rend si léger que je m'envole. J'arrive à 190 km/h, le temps de me fracasser le cœur contre le viaduc d'en face. Tu sais, là où tu t'es éclaté la tête. »

Ainsi se termine la sublime « Dernière lettre à Vicky », l'un des quinze tableaux que

livre Martin Manseau. Le jeune signataire de la missive en vient à (se) révéler qu'il ne peut survivre à la mort de son grand amour de jeunesse. N'allez donc pas croire l'auteur lorsqu'il prétend n'être qu'un « salaud passablement dérangé » qui publie un « petit bouquin d'à peine 139 pages en espérant faire réfléchir [...] surtout de jolies jeunes femmes... ».

Si Manseau glisse à l'occasion sa main d'écrivain dans le gant du règlement de comptes avec des ex, il se montre surtout préoccupé de saisir et d'exposer de brefs mais intenses instants initiatiques qui font de l'existence un chemin au cours duquel les débordements de joie enfantine, comme dans « Ma bicyclette jaune », tournent court devant le réel, tout aussi abruptement que les matures passions non abouties.

Il en reste, au delà de la plume simple et amère de Martin Manseau, quelque murmure éraillé qui s'enracine dans le cœur du lecteur.

Suzanne Desjardins

Jean-Paul Daoust
LES LÈVRES OUVERTES
Lancôt, Outremont, 2001,
62 p. ; 12,95 \$

Jean-Paul Daoust
LES VERSETS
AMOUREUX
Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 2001,
177 p. ; 20 \$

Le premier de ces deux ouvrages est, en réalité, un long poème qui peut être qualifié de « texte performance » : un poème véritablement écrit pour être dit. L'auteur parle essentiellement de la relation qui existe entre la forme des lèvres et

les traits dominants de personnages multiples et de personnalités qu'il choisit dans divers milieux et à différentes époques. Son propos est présenté sur un ton à la fois humoristique, sardonique ou carrément méchant. Le poème en son entier est composé comme un « mantra », une prière. Toutes les lèvres du Monde y défilent... avec leurs caractéristiques, leurs plis et rictus.

Dans le deuxième recueil, *Les versets amoureux*, les poèmes se répartissent entre le Ciel et l'Enfer. Un poème sur l'amour fait accéder à l'ensemble dédié « à la passion ». Celle-ci amène le poète à transfigurer dans et par l'écriture sa sexualité – qui prend la forme d'une œuvre d'art portée par l'image de l'Ange qui survole le monde tout en s'y incarnant. Jean-Paul Daoust ne sépare pas le sexe du langage : l'érotisme – tous les plaisirs des sens – est de soi poétique. C'est une des caractéristiques de son œuvre : les sens et l'écriture s'instaurent en symbiose paradisiaque ou infernale. En fait, il s'agit de l'évocation d'une jonction esthétique corps/écriture s'accomplissant en poésie par la médiation du poète/dandy. Cette approche de l'art n'est pas sans rappeler celle d'Oscar Wilde ou de Baudelaire.

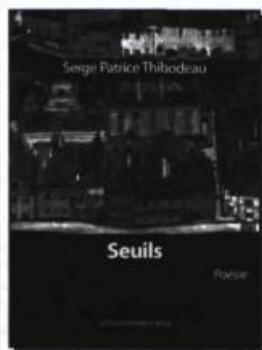
Gilles Côté

Michel Braudeau
L'INTERPRÉTATION
DES SINGES
Stock, Paris, 2001,
680 p. ; 39,95 \$

L'interprétation des singes raconte l'histoire d'un homme prêt à tout pour faire avancer sa science et, surtout, pour affirmer sa toute-puissance. Célèbre plasticien, Michel Sarastre dirige à Meudon la clinique Bellevue qui s'affiche

Avez-vous lu?

Les nouveautés chez LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE

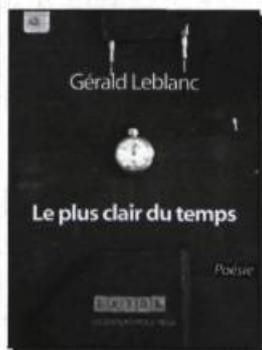


Serge Patrice Thibodeau

Seuils

Seuils nous replonge dans l'univers de Prague, la ville de prédilection de l'auteur. « Nous ne savons si les mots, / tous les mots appris depuis l'enfance, / ont encore un sens quand il faut se quitter », écrit Serge Patrice Thibodeau. Ce livre de retrouvailles et de ruptures s'inscrit dans la démarche exemplaire d'un poète qui ne cesse de répondre à l'appel du monde sensible.

Poésie, 148 pp.
ISBN 2-920221-96-5, 18,95 \$



Gérald Leblanc

Le plus clair du temps

Dans *Le plus clair du temps*, Gérald Leblanc avance tout en douceur, en mode mineur, comme un blues, avec le temps qui passe, sur une saison chaude, sur l'attraction entre les êtres, au cœur des éphémérides qui jalonnent l'existence humaine.

Poésie, 90 pp.
ISBN 2-920221-93-0, 14,95 \$

En vente chez votre libraire

LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE, 140, rue Botsford, suite 22, Moncton (NB) E1C 4X4
Tél. : (506) 393-4446 / Téléc. : (506) 857-2064 / Courriel : pneige@mac.com



comme maison de repos mais où les patients, généralement fortunés, se font refaire diverses parties du corps pour déjouer l'âge ou... autre chose. Un endroit où l'on soigne « différemment », au dire du directeur. Michel Sarastre n'hésite donc devant rien pour satisfaire sa distinguée clientèle : manipulations en tous genres, remodelages, greffes, découpage... les nez, les oreilles, les lèvres, un visage entier s'il le faut ! « Il m'a avoué qu'il aimerait pouvoir trouver un supplice infiniment délicat, une façon de dépouiller progressivement un homme de tous ses attributs pour voir à quel moment on atteindrait son âme, on la verrait le quitter. » Car Michel Sarastre s'intéresse aussi au poids de l'âme...

Un journaliste enquêteur, Aliocha, est dépêché sur les lieux en même temps que l'inspecteur Galardine car, à Meudon, de mystérieuses disparitions sont rapportées. Aliocha s'y liera d'amitié avec un jeune orphelin adopté, Damien, qui entretient un lien obscur avec Sarastre. Deux récits se poursuivent en parallèle : l'enquête du journaliste et de l'inspecteur, de même que l'éveil à la sexualité et à l'amour du jeune Damien.

En ce début de millénaire, alors que le génome humain n'a plus de secret pour l'homme, que la sexualité la plus débridée n'est plus taboue, que la science et les gens qui la font devancent l'éthique, qu'Internet rythme nos vies, une foule de questions nous viennent à l'esprit. Aussi, loin d'être banals, les sujets abordés par Michel

Braudeau ont le mérite de susciter la réflexion.

Voilà un pavé de près de 700 pages qu'on dévore ! Une écriture efficace, sans fioritures, qui sert bien ce roman d'investigation.

Sylvie Trottier

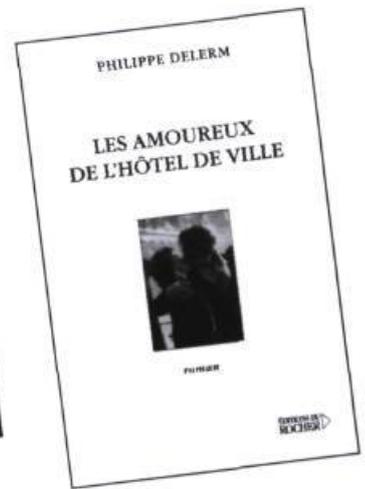
**Göran Tunström
LES SAINTS
GÉOGRAPHES**

*Trad. du suédois
par Marc de Gouvenain et
Lena Grumbach*
Actes Sud, Arles/Leméac,
Montréal, 2002,
314 p. ; 35,95 \$

On ne sort pas toujours indemne d'une lecture de Göran Tunström. Il faut au lecteur un solide moral et l'espoir vissé au cœur pour ne pas se laisser abattre par ces histoires qui parlent de folie, d'angoisse, de solitude, de mort, d'exil et d'abandon. Avec le regard de l'écorché et une plume d'une grande retenue (« La guerre arriva jusque derrière la maison. »), Tunström rend terriblement palpable et émouvante la fragilité du bonheur humain.

Les saints géographes débute ainsi. À la suite d'une rencontre au Piré, Jacob, le narrateur, est frappé par le souvenir de son père. À partir de ce souvenir, il se souvient et recrée, de l'intérieur, l'amour « inquiet » entre ses parents, Hans-Christian et Paula, deux êtres « à des décennies l'un de l'autre », au moment de leur installation dans un petit village suédois à la fin de l'été 1939.

Entre ce pasteur vieillissant et cette jeune femme fragile, enceinte de leur premier enfant, règne une



intimité assombrie par un protestantisme pesant. Tissée de silences, de soumissions et de respect, cette union fragile va basculer dans le drame. Après son accouchement, Paula sombre dans la folie. Au même moment éclate la Deuxième Guerre mondiale.

Malgré cette double tragédie, Hans-Christian accepte, en homme généreux, de diriger une association locale de géographie, vouée au partage de la connaissance, à la lutte contre la succursale locale du nazisme, au recul de l'ignorance et à l'ouverture au monde. Ce petit monde d'idéalistes sympathiques, ces saints géographes, permettra à Hans-Christian et aux siens de ne pas être emportés par le chaos de la folie et de la guerre.

Ce dernier titre de Goran Tunström publié en français et remarquablement traduit par Marc de Gouvenain et Lena Grumbach, est le premier roman, largement autobiographique, qu'il ait publié (1973) et le premier à prendre pour cadre son village natal, Sünne.

Si *Les saints géographes* ne fait pas montre de la même *maestria* que les chefs-d'œuvre comme *L'oratorio de Noël* et *Le voleur de bible*, on y retrouve quand même tous les thèmes qui vont nourrir

l'œuvre de Tunström et son ton unique.

Yvon Poulin.

**Claire Martin
LA BRIGANDE**
L'instant même, Québec,
2001, 187 p. ; 24,95 \$

Après *L'amour impuni*, roman qui racontait de belle façon l'évolution d'une relation amoureuse entre deux hommes, Claire Martin nous offre *La brigade*. Cette fois, c'est d'amitié dont il est question.

Cora et Nicette ont été amies dès l'âge de huit ans. Elles se sont écrit beaucoup de lettres, sur du joli papier, en y ajoutant dessins et agréments, en y mettant tout leur amour et leur application de petites filles.

Aux abords de la quarantaine, Nicette meurt. Elle laisse à son mari, Maurice, deux boîtes de courrier qui contiennent toute la correspondance qu'elle a entretenue avec Cora depuis son enfance, plus... une troisième boîte, celle de Pandore, remplie de mots de toutes sortes, de billets, de paperasses.

Maurice remet le tout à Cora, après avoir lu, sans discrétion mais sans malice non plus, tous les secrets qui unissaient les deux femmes. Gênant. Surtout que cette amitié n'était plus claire comme à huit ans. Elle avait

été brisée par Nicette sans que Cora sache pourquoi. Les filles étaient passées de l'intimité d'une amitié à des rencontres en groupe, au téléphone à l'occasion, à l'appel annuel pour souligner l'anniversaire, puis à plus rien.

Pourquoi la cassure de l'amitié ? Mystère... Quel avait été le déclencheur ? Cora l'ignorait. Le découvrirait-elle en lisant les lettres ? C'est là tout le secret du roman que, bien sûr, je ne dévoilerai pas !

Quand je lis Claire Martin, je suis admirative devant la justesse des mots, l'adresse de l'évocation, la finesse de l'humour. Les vérités difficiles sont présentées avec une douceur qui témoigne de l'intelligence de l'âme. C'est trop beau pour faire mal. Mais c'est vrai quand même !

Ainsi, l'amitié nous est présentée dans ce qu'elle a de plus noble et de plus inavouable. C'est à lire.

Réjeanne Larouche

Philippe Delerm
LES AMOUREUX
DE L'HÔTEL DE VILLE
Du Rocher, Monaco, 2001,
169 p. ; 22,95 \$

Les parents de François ont toujours prétendu être les amoureux que Robert Doisneau a immortalisés sur la célèbre photographie à laquelle le titre du dernier roman de Philippe Delerm fait écho. S'il est difficile pour un enfant d'avoir des parents célèbres, cette célébrité est d'autant plus malaisée à assumer lorsqu'elle plonge ces derniers, aussi paradoxal que cela puisse paraître, dans l'anonymat le plus complet. Car, ce n'est pas un couple que Robert Doisneau a immortalisé, mais bien une époque et l'atmosphère qui y régnait, et que restitue à son tour Philippe Delerm en respectant les couleurs :

« Trente ans après, je pouvais sentir cette petite musique de chambre étouffée, tonalité particulière aux années cinquante, ces années d'après la guerre où les espoirs, les carrières et même les drames sentimentaux se jouaient à l'intérieur, à l'enclos. »

Le drame de François se joue également à l'enclos. Il vit seul et la librairie de quartier qui l'employait ne peut plus faire face à la concurrence. Il se retrouve donc sans emploi, disposant soudainement de tout son temps pour entreprendre, par l'écriture, la lente remontée de son passé à la recherche d'une vérité sur son enfance et d'une raison d'être qui lui ont toujours paru manquantes. Jusque-là sa vie s'est déroulée sans heurt, mais il éprouve toujours un sentiment ambivalent à la vue des photos de Robert Doisneau, qu'il regarde en quelque sorte comme un album de famille, et comme la preuve qu'on lui a volé son enfance puisque subsistera toujours un doute sur l'identité des amants de la photo. Ce bonheur affiché à la vue de tous, il s'en est toujours senti exclu. « La gêne éprouvée devant 'Le baiser de l'hôtel de ville' venait surtout de cette joie offerte, cette libre insolence, dont je ne retrouvais pas la trace dans mes souvenirs. C'était une fêlure dont je m'étais toujours détourné, qu'il me fallait exorciser. »

Exorciser la nostalgie par l'écriture. Voilà sans doute le seul véritable projet de ce roman qui oscille constamment entre l'introspection et le portrait d'une époque, la nôtre, qui cherche à retrouver la désinvolture et la promesse de bonheur que Robert Doisneau a su créer avec ses photographies. Il faut lire ce roman de la même manière, en s'y abandonnant.

Jean-Paul Beaumier



L'histoire au Septentrion

François Cannicconi

La juive

En 1941, en Tunisie, dans la belle ville de Sousse encore épargnée par la guerre, François, adolescent, s'est épris de Claude. Il est chrétien, elle est juive. Les familles décident que le petit Jacob qui naît de leur union sera instruit dans les deux religions. Mais l'arrivée d'une délégation de SS va bouleverser toute la communauté.

114 pages, 19,95 \$



Josée Mongeau

Et vogue la galère...

Chroniques de Ville-Marie, 1659-1663

« Tout laisser derrière soi pour repartir à zéro et se bâtir un pays. » C'est ce qu'ont fait les familles qui se sont embarquées à La Rochelle au début de l'été 1659 à bord du *Saint-André*. Pour recréer un pan de vie de ces gens simples qui ont trimé dur, l'auteur a su marier habilement histoires vraies et histoires inventées, ce qui en fait à la fois un roman historique et un récit d'aventures.

344 pages, 24,95 \$



Raymond Ouimet
Nicole Mauger

Catherine de Baillon

Enquête sur une fille du roi

Certaines filles du roi sont entourées de mystère et Catherine de Baillon est du nombre. En 1943, le généalogiste Archange Godbout mettait en évidence le lien du sang reliant à la noblesse cette femme hors du commun. Partis à la recherche de Catherine de Baillon, les auteurs ont rencontré une guide, Catherine Marie Miville, sa fille aînée, qui a elle aussi recherché les traces de sa mère, il y a trois siècles.

264 pages, illustré, 24,95 \$

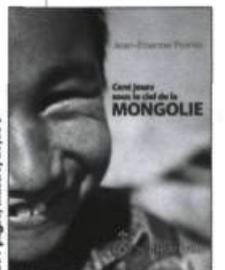


Jean-Étienne Poirier

Cent jours sous le ciel de la Mongolie

Jean-Étienne Poirier a séjourné en Mongolie afin de participer à la mise sur pied d'une école de cirque pour jeunes en difficulté. Ce regard de l'intérieur, dans un univers où la tendresse côtoie la cruauté, donne à cet ouvrage une perspective qui transcende les frontières culturelles.

194 pages, illustré, 19,95 \$



SEPTENTRION

www.septentrion.qc.ca